

L'héritage d'Ahmadou Kourouma dans la littérature contemporaine francophone: le cas de Léonora Miano

Maria de Fátima Outeirinho¹

Univ. de Porto - Instituto de Literatura Comparada

Résumé: “On aurait dit que les Mabanckou, Waberi, Koua-Zotti, Léonora Miano, Kossi Efoui, Fatou Diome, pour n’en citer qu’une petite poignée, attendaient que Kourouma clôture d’une œuvre magistrale un siècle désenchanté, pour qu’enfin ses ‘enfants’ s’autorisent à ouvrir une nouvelle page littéraire délivrée des scories d’une Afrique épuisée par ses propres ressentiments”, observa Jean-Michel Djian dans sa biographie sur Ahmadou Kourouma (2010). De fait, l’écriture de Léonora Miano est redevable des apports fondateurs d’un discours postcolonial tel que celui de Kourouma. Se trouvant souvent inscrite sous des étiquettes telles que celles de nouvelle génération liée à la Migritude et nouvelle génération d’écrivaines “qui se nourrit tout autant de la culture du pays d’accueil que de celle du pays d’origine” (Volet 2008), Léonora Miano se penche tout particulièrement sur des questions qui traversent des identités frontalières ancrées sur des appartenances africaine, européennes voire occidentales, pointant vers des recentrements sur un échiquier élargi qui inclut l’Afrique, l’Europe et l’Amérique. Il s’agit donc dans cette communication de réfléchir sur les prolongements et les déclinaisons à partir d’un héritage, celui d’Ahmadou Kourouma, en ce qui concerne la question du devoir de mémoire – notamment pour ce qui est de la traite des Noirs, les Indépendances ou le post-colonialisme –, le discours sur la responsabilité partagé du sort de l’Afrique contemporaine pour mieux construire sa relation au reste du monde et mieux concevoir un être au monde issu d’une multi-appartenance.

Mots-clés: Léonora Miano, multi-appartenance, devoir de mémoire

Abstract: Jean-Michel Djian remarked in his biography on Ahmadou Kourouma (2010): “On aurait dit que les Mabanckou, Waberi, Koua-Zotti, Léonora Miano, Kossi Efoui, Fatou Diome, pour n’en citer qu’une

petite poignée, attendaient que Kourouma clôture d'une œuvre magistrale un siècle désenchanté, pour qu'enfin ses 'enfants' s'autorisent à ouvrir une nouvelle page littéraire délivrée des scories d'une Afrique épuisée par ses propres ressentiments". In fact, Leonora Miano's writing is indebted to a postcolonial discourse such as Kourouma contributions. Often placed under labels such as those related to the new generation of *Migritude* or new generation of writers "qui se nourrit tout autant de la culture du pays d'accueil que de celle du pays d'origine" (Volet 2008), Léonora Miano pays attention particularly to issues that cross border identities rooted on African European or Western affiliations, pointing to recenterings on broader spectrum, which includes Africa, Europe and America. Therefore in this paper we aim to reflect on the extensions and variations from Ahamadou Kourouma's legacy, regarding the issue of the duty of remembrance - especially in terms of the slave trade, Independences and post-colonialism -, the discourse about shared responsibility for the outcomes of contemporary Africa in order to better build its relationship to the world and better conceive being in the world resulting from multiple belongings.

Keywords: Léonora Miano, multiple belongings, duty of remembrance

Née au Cameroun mais vivant en France dès 1991 et naturalisée française, Léonora Miano publie depuis 2005, toujours dans le marché d'édition français. Elle a publié pour la plupart des romans, mais aussi des textes pour le théâtre (*Écrits pour la parole*, 2012). Auteure d'une suite africaine comprenant *L'intérieur de la nuit* (2005), *Contours du jour qui vient* (2006) et *Les aubes écarlates* (2009), et ayant publié tout récemment *La saison de l'ombre* (2013), ouvrage également à contexte africain, elle publie aussi des récits situés en Europe: *Tels des astres éteints* (2008), *Blues pour Élise* (2010) et *Ces âmes chagrines* (2011). Par ailleurs, elle a publié des textes courts, *Afropean Soul et autres nouvelles* (2008) et *Soulfood équatoriale* (2009). En 2012, une anthologie de conférences à penchant autoréflexif, intitulée *Habiter la frontière* voit aussi le jour.

Tout récemment Léonora Miano s'est vu décerner le prix Femina et le Grand Prix du Roman Métis pour son dernier roman, *Saison de l'ombre*. Nombreux mécanismes de consécration littéraire jalonnent en fait son parcours créatif de moins d'une décennie. Dès 2006, elle a reçu pas mal de prix, soit en France soit à l'étranger, dont *Le Goncourt des Lycéens* en 2006, pour *Contours du jour qui vient*, prix qui lui a valu une plus large diffusion; pour *L'intérieur de la nuit* le Prix Montalembert du 1^{er} roman de femme, aussi en 2006, et le Prix Grinzane Cavour en 2008 (catégorie 1^{er} roman étranger), pour la

traduction italienne du texte; en 2011, Miano s'est vu décerner le Grand Prix littéraire de l'Afrique noire, pour l'ensemble de son œuvre *et, en 2012, Ecrits pour la parole* a été distingué avec le Prix Seligmann contre le racisme. En partage déjà avec Ahmadou Kourouma le fait donc d'avoir reçu le Grand Prix Littéraire de l'Afrique noire et le *Goncourt des lycéens*. Mais qu'en est-il des rapports éventuels entre les deux parcours d'écriture?

En 2010, Jean-Michel Djian, dans sa biographie sur Ahmadou Kourouma, observait que:

On aurait dit que les Mabanckou, Waberi, Koua-Zotti, Léonora Miano, Kossi Efoui, Fatou Diome, pour n'en citer qu'une petite poignée, attendaient que Kourouma clôture d'une œuvre magistrale un siècle désenchanté, pour qu'enfin ses 'enfants' s'autorisent à ouvrir une nouvelle page littéraire délivrée des scories d'une Afrique épuisée par ses propres ressentiments. (...) En cinq romans, une pièce de théâtre publiée, et quelques contes pour la jeunesse, une carrière d'assureur menée tambour battant, malgré la lourde charge familiale, et avant que ne se lève le XXI^e siècle, il voulait en finir avec les mensonges et les non-dits. (2010: 20-21)

S'inscrivant dans la ligne des premiers écrivains africains, Kourouma va en effet miser sur un devoir de mémoire.² En 1998, lors d'un entretien conduit par Boniface Mongo-Mboussa, Ahmadou Kourouma affirmait :

La colonisation a apporté quelque chose à l'Afrique. Elle a changé radicalement le visage de l'Afrique. Elle a permis le contact des peuples. Elle a en quelque sorte ouvert l'Afrique au monde occidental. Mais elle a également causé beaucoup de tort à l'Afrique, tout comme l'esclavage d'ailleurs. Il faut dire que la colonisation était presque inévitable... Ce qui est sûr, c'est que les Africains ont aussi leur part de responsabilité dans ce qui leur est arrivé : dans l'esclavage, dans la colonisation ainsi que dans la guerre froide. (Kourouma 1998)

Même si, comme l'observe Patrick Michel, "Dire cela ne signifie toutefois pas exonérer l'Europe" (Michel 2002: 74), il s'agit d'ores et déjà de parler sur ce non-dit pendant si longtemps ignoré. Et Patrick Michel considère encore que Kourouma "sera l'un des premiers Africains à rompre avec le discours convenu constituant la colonisation en explication unique du sort de l'Afrique. *Les Soleils des Indépendances* a été le premier ouvrage à souligner que l'Afrique avait une responsabilité dans son malheur" (*idem*: 73).

Or, l'écriture de Léonora Miano est, nous semble-t-il, redevable des apports fondateurs d'un discours postcolonial tel que celui de Kourouma, et précisément pour ce qui est du besoin et du dessein de dire le non-dit. Il s'agit ainsi dans notre approche de l'œuvre de Miano de repérer des déclinaisons à partir d'un héritage, en ce qui concerne la question du devoir de mémoire, du dire par le biais de l'écriture la traite des Noirs, les Indépendances ou le post-colonialisme. Il s'agit d'approcher un discours qui tourne autour de la responsabilité partagée du sort de l'Afrique contemporaine, pour mieux construire sa relation au reste du monde et mieux concevoir un être au monde issu d'une multi-appartenance.

Se trouvant souvent inscrite sous des étiquettes telles que celles de nouvelle génération liée à la Migrantitude et nouvelle génération d'écrivaines "qui se nourrit tout autant de la culture du pays d'accueil que de celle du pays d'origine" (Volet 2008), Léonora Miano se penche tout particulièrement sur des enjeux qui traversent des identités frontalières ancrées sur des appartenances plurielles, africaines, européennes voire occidentales, pointant vers des recentrements sur un échiquier amplifié qui inclut l'Afrique, l'Europe et l'Amérique, aux personnages souvent à condition et conscience diasporiques. Chez Miano, nous avons affaire à une condition afropéenne ou même afro-américaine.³ Il s'agit de circuler dans un cadre élargi, enraciné dans une expérience multiculturelle ayant trait au vécu de l'humanité. Il n'est plus question d'un statut afro-français. Ce n'est donc pas par hasard que, dans une conférence faite en 2011 au Brésil, intitulée "Afrodescendants en France: représentations et projections", Miano elle-même pointait: "Mon travail porte souvent sur le non-dit des sociétés que je suis amenée à connaître" (2012: 123).⁴

L'écriture de Léonora Miano veut dépasser une localisation géographique, voire thématique, et s'inscrire face à des enjeux qui ont partie liée à une conscience de couleur, et une appartenance à un "fonds humain universel" (Miano 2009: 21). En prise avec le monde, les textes de cette écrivaine d'origine camerounaise travaillent et sur des tranches de vie, des récits de vie, et sur des récits qui ont trait à un peuple, à un collectif ciblé, liés à un décor africain, situé en Afrique ou bien en Europe, mais visant toujours témoigner de l'humain.⁵

Chez Miano, les mouvances diasporiques se structurent autour d'une polyphonie de l'humain, un humain diasporique voire exilique, frontalier et à multi-appartenance, impliquant des voyages dans l'espace, des voyages physiques, impliquant aussi des quêtes intérieures, et un voyage intérieur car "Le défi est de faire en sorte que les heures sombres du passé deviennent enfin l'Histoire, pas un présent perpétuel" (Miano 2010 : 49). On a affaire à une autre voie que celle d'une littérature liée tout simplement à l'émigration. Ce qui importe à présent, c'est un *homo viator* rhizomatique en quête d'une nouvelle ère sous une perspective afrodiasporique qui relie différents mondes.⁶ L'épigraphe de Murakami à *Blues pour Élise* est de la sorte une bonne synthèse d'une problématique centrale et transversale chez Léonora Miano: "Un jour nouveau est sur le point d'arriver mais l'ancien porte encore sa lourde traîne. Comme l'eau de la mer et l'eau de la rivière affrontent leurs élans à l'embouchure, le nouveau temps et l'ancien temps luttent et se mélangent" (*idem*: s/p).

Ainsi Léonora Miano donne à voir des questions africaines, mais, d'une part, en les situant dans un référentiel humain et, d'autre part, en misant sur la possibilité de traversée des ombres intérieures africaines. En "Introduction" à *Habiter la frontière*, anthologie de textes à souci métatextuel, l'écrivaine observe:

Ils [Mes textes] sont un appel à la compréhension de soi-même, à l'acceptation de la responsabilité individuelle et collective comme premier levier pour se hisser vers une liberté pleine, entière. Ils sont également une exhortation au travail de mémoire qui tarde à se mettre en place sur le continent africain, à la recréation d'un lien avec les Afrodescendants, ce que je considère comme une des premières étapes vers la réhabilitation d'une conscience de soi actuellement assez dégradée en Afrique subsaharienne. (Miano 2012: 6)

Dans une communication présentée aux États-Unis, intitulée "Lire enfin les écrivains subsahariens", Miano reconnaît son appartenance à un stade où il est déjà possible de parler du refoulé, de ce qui a été caché dans l'ombre par les Africains:

J'écris sans mal sur les blessures de la région du monde qui m'a engendrée et, bien entendu, sur les violences qui peuvent découler de ces plaies intimes. Je le fais parce que j'appartiens à une génération qui, ayant bénéficié des luttes de ses aînés pour la réhabilitation de nos cultures, se sent autorisée à entreprendre, avec vaillance et détermination, la traversée

des ombres intérieures. La force de le faire me vient de la conviction qu'on ne chasse pas le mal en détournant les yeux. Il faut nommer la douleur, la circonscrire. (*idem*: 55)

C'est pourquoi dans *Les aubes écarlates*, dernier roman du triptyque qui intègre *L'intérieur de la nuit* et *Contours du jour qui vient*, en plus de dire une mémoire et le rôle de la mémoire de la traite négrière – car “*Qu'il soit fait clair pour tous que le passé ignoré confisque les lendemains*” (Miano 2009: 14) –, il s'agit de travailler sur et arriver à une conscience diasporique à matrice commune pour l'Afrique subsaharienne. La postface à *Les aubes écarlates* ne pourrait être que plus claire:

Les peuples africains sont, eux aussi, enfants de la traite négrière. Elle a opéré en eux des mutations que la colonisation n'a fait qu'intensifier. *Les Aubes écarlates* espère, à sa manière sciemment chaotique, le surgissement d'une nouvelle conscience diasporique. Cela n'est envisageable qu'à condition que l'Afrique subsaharienne acceptera de prendre la traite négrière comme élément fondateur. (*idem*: 270)

Dire le non-dit – verbaliser la perte, la douleur de la perte, la trahison de communautés sœurs – est le but accompli de *La saison de l'ombre*. Cet ouvrage choisit précisément comme objet central la part de responsabilité africaine dans la traite négrière, processus historique aux conséquences immédiates pour le continent africain, mais aussi avec des conséquences dans un cadre transatlantique, aux déroulements englobant l'Afrique, l'Amérique et l'Europe. Dans ce roman, le clan Mulongo va être condamné à la disparition en tant que peuple africain: “La capture battait son plein. Les Mulongo, comme d'autres, s'étaient trouvés mêlés à quelque chose qui les dépassait” (Miano 2013: 189). Dans *La saison de l'ombre*, les Africains surgissent comme protagonistes, soit en tant que bourreaux, soit en tant que victimes dans la traite négrière, dans un espace où les Blancs ne sont, en apparence, que des figurants:

*Ils [les étrangers aux pieds de poule] n'ont pas vraiment des pattes d'oiseaux, mais portent, sur les jambes, des vêtements qui donnent cette impression. On m'a raconté que les Côtiers commercent depuis longtemps avec ces étrangers venus de pongo [du nord] par l'océan. Jadis, d'après ce que j'ai compris, ils leur procuraient de l'huile rouge et des défenses d'éléphant. Désormais, ils donnent des gens, même des enfants, en échange des marchandises. (*idem*: 125)*

Dans un entretien à l'occasion du décernement du Prix Femina, David Caviglioli demande à Léonora Miano: "*Pourquoi ce tabou?*" Les propos de Miano tranchent court:

D'abord parce que les populations côtières ont participé à la capture. Personne ne va s'enorgueillir d'avoir des ancêtres qui ont vendu des hommes. La honte est pour beaucoup dans ce silence. Il y a une autre honte: celle d'avoir été colonisé par d'anciens partenaires commerciaux. Ça fait de vous le dindon de la farce.⁷

Et encore elle ajoute: "Or cet angle mort historique empêche d'envisager sereinement l'avenir" (*ibidem*).

Dans *La saison de l'ombre*, deux femmes, et sûrement pas par hasard,⁸ donnent corps à ces desseins de Léonora Miano. Ebeise, l'accoucheuse du peuple Mulongo, "Après une vie passée à faire naître les enfants de son peuple, sa seule récompense sera de mettre en terre tous ces morts" (*idem*: 200). Elle fait face au désarroi et à la douleur qui l'assaillent, et elle part pour trouver une issue, en sachant que pour envisager l'avenir, même s'il semble sans espoir, il faut traiter avec l'euphorie et la dysphorie; c'est pourquoi le récit se clôture sur son affirmation: "*Sachons accueillir le jour lorsqu'il se présente. La nuit aussi*" (*idem*: 229). Face à la disparition de sa communauté, la matrone part et rencontre une autre femme du clan, Eyabe qui lui rappelle l'importance du devoir de mémoire pour bâtir l'avenir: "La femme dit que vingt-sept personnes ont été mises en terre dans le pays d'avant. Leurs noms seront transmis ici, afin qu'ils sachent qu'un peuple les reconnaît, les réclame. La vieille hoche la tête" (*idem* 228). Pour reprendre les mots de Benjamin Stora, chez Miano aussi, il est question de prôner la défense "d'une mémoire chorale, plurielle, partageable" (Stora 2012: 134).

L'écriture de Léonora Miano se pare tout le temps d'instruments paratextuels qui inscrivent cette conscience de la part de l'auteure d'un devoir de mémoire aux implications productives dans le futur et c'est aussi le cas dans *La saison de l'ombre*. A la fin du livre, dans les "Remerciements", l'écrivaine avoue la consultation du document *La mémoire de la capture*, résultant d'une enquête menée par la Société africaine de la culture et l'Unesco:

Ce rapport de mission n'était pas destiné à être lu par un auteur de fiction. Beaucoup jugeraient ennuyeux un tel document, technique par certains aspects. J'y ai pourtant trouvé la confirmation

de très anciennes intuitions qui, devenues obsessionnelles, irriguent ma proposition littéraire.
(Miano 2013: 233)

Un dessein actionnel émerge de l'œuvre de fiction de Léonora Miano et la publication récente *Habiter la frontière*, recueil de conférences – des métatextes – pour la plupart faites hors France, réitère et explicite ce qui est poursuivi dans un parcours de création.⁹ Même si on est conscient qu'il s'agit de sa proposition et/ou orientation personnelles de lecture et qu'on peut bien soit les accepter soit les refuser, *Habiter la frontière* procure des pistes, ou des clés de lecture, sur la poétique de Léonora Miano, soulignant des lignes de force de son écriture: donner voix à une population issue de l'immigration, une population noire de France, en signalant l'hybridité culturelle dont elle est issue et dont elle rend témoignage ; montrer et démontrer les traits en partage avec tout autre population et donc son appartenance à l'humanité; accorder de l'importance à la traite négrière, au passage du milieu,¹⁰ pour en retracer la mémoire et la responsabilité africaine dans ce processus ; prendre acte d'une poétique frontalière où la culture française surgit comme culture de médiation et contexte d'émergence d'une écrivaine,¹¹ et où l'emploi du français est dénationalisé ; montrer l'appartenance, ou du moins la relation, à un espace littéraire mondial.

Chez Léonora Miano, il n'est plus question d'élire comme objet central de son œuvre l'identité de l'homme africain pris entre colonisation et décolonisation. Même si quelques ouvrages tels que *Contours du jour qui vient*, *L'intérieur de la nuit*, *Les aubes écarlates* et *La saison de l'ombre* se situent en Afrique et donnent à voir des Africains aux prises avec un présent déchirant, "la source n'est pas la destination" (Miano 2012: 17).

En guise de conclusion, nous croyons pouvoir affirmer que si héritage il y a, il se lit du côté d'une prise de parole au sujet de la responsabilité africaine dans la colonisation. À l'instar de *Les Soleils des Indépendances*, Léonora Miano assume la fonction assignée par Kourouma à l'écrivain africain: "celui qui murmure à l'oreille" (Kourouma 2002: 9), même si Léonora Miano ne se pense pas en tant qu'écrivaine africaine, mais en tant qu'écrivaine à encadrement pluriel. Comme le souligne Stuart Hall, "Practices of representation always implicate the positions from which we speak or write – the positions of enunciation" (Hall 2003: 110) et, dans un entretien autour de la littérature africaine, Miano déclare: "Mais je me sens culturellement plus proche d'un

Antillais que d'un Ethiopien." Ces prises de position renvoient en effet à tout un programme créatif, défini à partir du lieu où se situe l'auteure, à savoir, celui de son hybridité culturelle (2012: 7), et, en plus, un lieu où l'auteure est "être humain, une femme, une personne noire" (*idem*: 16).

Cet état des choses permet de comprendre plus clairement le besoin-souci de Léonora Miano de dire, d'éclairer un projet esthétique aux contours parfois éthiques, et qui met en lumière des enjeux de mise en relation, à des appartenances identitaires multiples, un projet qui prône une esthétique du divers à l'échelle du monde¹² et non plus ni à l'échelle identitaire africaine, ni sous un prisme dichotomique à l'échelle africaine et européenne:

Mes textes ne sont pas des réquisitoires, mais le témoignage d'un amour exigeant vis-à-vis de l'Afrique subsaharienne et de ses peuples. Ils sont un appel à la compréhension de soi-même, à l'acceptation de la responsabilité individuelle et collective comme premier levier pour se hisser vers une liberté pleine, entière. Ils sont également une exhortation au travail de mémoire qui tarde à se mettre en place sur le continent africain, à la recréation d'un lien avec les Afrodescendants, ce que je considère comme une des premières étapes vers la réhabilitation d'une conscience de soi actuellement assez dégradée en Afrique subsaharienne. (Miano 2012: 6)

Pourtant, et ainsi que chez Kourouma, il s'agit de s'adresser à tous, et tout comme l'affirme Patrick Michel sur l'écriture kourouméenne, "en présentant des problèmes de l'Afrique comme des problèmes humains, susceptibles dès lors de faire sens pour tous les hommes" (Michel 2002: 74).

Tout comme à Kourouma et pour ce qui est des références littéraires, Léonora Miano se situe face à une littérature qui dépasse l'Hexagone, le monde francophone et les frontières européennes. Comme le soulignait Patrick Michel au sujet de Kourouma, "La littérature se hisse là à son plus haut objectif: la totalité-monde" (Michel 2002: 76), aussi en est-il pour Miano, chez qui la nation, n'étant plus référent identitaire,¹³ s'avère désormais un vécu de multi-trans-culturalité, et Patrick Chamoiseau de bien le souligner, "c'est dans [l']espace du trans que se situe la poétique du monde contemporain" (Chamoiseau 2008: 4) et c'est aussi le cas de l'écriture de Léonora Miano.

Bibliographie

Chamoiseau, Patrick (2008), "Mondialisation, mondialité, pierre-monde", http://www.maison-des-passages.com/media/mondialisation_mondialite.pdf (disponible le 12.10.13).

Djian, Jean-Michel (2010), *Ahmadou Kourouma*, Paris, Éditions du Seuil.

"Entre séparation et contact: "Habiter la frontière" selon Leonora Miano", à partir du recueil de conférences de Léonora Miano, *Habiter la frontière (L'Arche)*. Avec Stanislas Nordey, Myriam Marzouki et Marc Weitzmann, <http://www.franceculture.fr/emission-la-grande-table-1ere-partie-entre-separation-et-contact-habiter-la-frontiere-selon-leonora-> (disponible le 12.10.13).

[Entretien de Boniface Mongo-Mboussa avec Ahmadou Kourouma [1998]] <http://www.africultures.com/php/?nav=article&no=534#sthash.TpZDkFlv.dpuf> (disponible le 12.10.13).

"Entretien Léonora Miano par Marie Michaud", http://www.leonoramiano.com/docs/page_des_libraires_0813.pdf?PHPSESSID=015f696c1b4a49c495c4629ec7ece5ff (disponible le 12-10.13).

"Léonora Miano: ce que l'esclavage a fait à l'Afrique" [Entretien de David Caviglioli avec Léonora Miano, 2013], <http://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20131023.OBS2280/leonora-miano-ce-que-l-esclavage-a-fait-a-l-afrique.html> (disponible le 12.10.13).

Hall, Stuart (2003), "Cultural identity and diaspora", in Padmini Mongia (ed.), *Contemporary Postcolonial theory: a reader*, London, Arnold: 110-121.

Malela, Buata, "Mondialisation et littérature. La position d'Édouard Glissant dans le champ culturel afro-antillais", <http://contextes.revues.org/4755> (disponible le 12-10.13).

Miano, Léonora (2005), *L'intérieur de la nuit*, Paris, Plon, coll. Pocket.

-- (2006), *Contours du jour qui vient*, Paris, Plon, coll. Pocket.

-- (2008a), *Afropean Soul et autres nouvelles*, Paris, Flammarion, coll. Étonnants. Classiques.

-- (2008b), *Tels des astres éteints*, Paris, Plon.

-- (2009), *Les aubes écarlates*, Paris, Plon.

-- (2010), *Blues pour Élise*, Paris, Plon.

-- (2012), *Ces âmes chagrines*, Paris, Plon.

-- (2012), *Habiter la frontière*, Paris, L'Arche.

-- (2013), *La saison de l'ombre*, Paris, Grasset.

Michel, Patrick (2002), "Ahmadou Kourouma, de l'Afrique à la 'totalité-monde'", critique internationale, n° 16, http://www.cairn.info/zen.php?ID_ARTICLE=CRII_016_0070 (disponible le 12.10.13).

Outeirinho, Fátima (2011), "Quelle identité humaine? L'humain chez Léonora Miano", in Krystyna Nodrzejewska (dir.), *La Condition Humaine dans la Littérature Française et Francophone*, Opole, Uniwersytet Opolski : 95-101.

-- (2013), "Mouvances diasporiques chez Léonora Miano et Angeline Solange Bonono : le voyage extérieur et le voyage intérieur", in Ramona Malita *et al.*, *Agapes Francophones 2013*, Szeged, Jate Press.

Stora, Benjamin (2012), *Voyages en postcolonies*, Paris, Stock.

Maria de Fátima Outeirinho est docteur en littérature comparée et maître de conférences à la faculté de lettres de Porto où elle enseigne la culture française contemporaine, les relations culturelles luso-françaises, la littérature de voyages et les écritures de femmes françaises ainsi que la traduction et culture. Elle est membre du centre de recherche Instituto de Literatura Comparada Margarida Losa, où elle intègre la ligne de recherche "Interculturalités", notamment sur la littérature de voyages.

Notes

¹ Ce travail est financé par des fonds nationaux par le FCT – Fundação para a Ciência e a Tecnologia, dans le projet “PEst-OE/ELT/UI0500/2013”.

² Mais aussi sur une langue française réinvestie d’éléments exogènes.

³ Dans un entretien paru dans *Afropean Soul et autres nouvelles*, Léonora Miano elle-même l’explique: “Je suis un auteur d’expression française, mais de culture africaine et afro-américaine (...). J’écris dans l’écho de toutes les cultures qui me composent” (Miano *apud* Destaing 2008, 94).

⁴ V. aussi: “La littérature parle avant tout d’humanité. C’est donc le monde que j’écris, à partir de mes lieux de référence, à partir de mes personnages subsahariens ou afrodescendants” (Miano 2012: 6).

⁵ V. à ce sujet (Outeirinho 2011).

⁶ V. à ce sujet (Outeirinho 2013)

⁷ V. <http://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20131023.OBS2280/leonora-miano-ce-que-l-esclavage-a-fait-a-l-afrique.html><http://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20131023.OBS2280/leonora-miano-ce-que-lesclavage-a-fait-a-l-afrique.html>.

⁸ V. “Les femmes incarnent la permanence des choses. Elles sont le pilier qui soutient la case” (Miano 2013: 38).

⁹ Ce même dessein, on le repérait déjà dans le contexte de parution d’*Afropean soul et autres nouvelles* ce qui n’était donc pas une coïncidence.

¹⁰V. le rôle de certains Africains dans la traite négrière: “Pour seulement envisager de se projeter dans l’avenir, il est essentiel que cette histoire soit connue et appréhendée. Je ne pense pas que les sociétés africaines de ce début de XXI^e siècle puissent faire l’impasse sur la connaissance précise de cette longue période.”

http://www.leonoramiano.com/docs/page_des Libraires_0813.pdf?PHPSESSID=015f696c1b4a49c495c4629ec7ece5ff

¹¹ V. “J’écris dans l’écho des cultures qui m’habitent: africaine, européenne, africaine américaine, caribéenne” (Miano 2012: 29).

¹² A ce sujet voir l’article de Buata Malela, “Mondialisation et littérature. La position d’Édouard Glissant dans le champ culturel afro-antillais”, <http://contextes.revues.org/4755>.

¹³ V. les opinions d’Amok dans *Tels des astres éteints*: “Les identité ne seraient pas nationales mais frontalières. (...) Les hommes sauraient leur destin commun” (Miano 2008b: 126). V. aussi: le mot Afropéen indique “l’obsolescence de la nation comme référent identitaire” (Miano 2012: 139).